



SENS ET PRAXIS
ÉLÉMENTS POUR
UNE ANALYSE PRAXIQUE DU DISCOURS

Enquête transdisciplinaire à travers
les langages, les pratiques et les sciences humaines

Position d'Habilitation à diriger des recherches

Pierre Johan Laffitte

Maître de conférences en sciences du langage
ÉSPÉ d'Amiens — Université de Picardie-Jules Verne

Équipe d'accueil « Sens, texte, informatique, histoire » (4509)
École doctorale « Concepts et langages » (0433)
Université de Paris-Sorbonne

pjlaffitte@almageste.net
224 rue des Pyrénées, 75020 Paris, France
0033/0 6 46 51 02 29

Ce fascicule reprend le résumé administratif d'un dossier d'habilitation à diriger des recherches. Il ne prétend donc pas à plus qu'un repérage parmi une matière exposée ailleurs de façon plus détaillée. En fin de document, une brève sélection bibliographique parmi les cinquante-deux pièces de ce dossier proposera quelques pistes de lectures.

Pierre Johan Laffitte

SENS ET PRAXIS
ÉLÉMENTS POUR
UNE ANALYSE PRAXIQUE DU DISCOURS

Enquête transdisciplinaire à travers
les langages, les pratiques et les sciences humaines

Résumé du dossier d'Habilitation à diriger des recherches

Les recherches en sciences du langage ici réunies sous le titre Sens et praxis se veulent autant d'éléments pour une analyse praxique du discours, fruits d'une enquête transdisciplinaire à travers les langages, les pratiques et les sciences humaines, entamée il y a de cela vingt-et-un ans. Ces termes en eux-mêmes appellent commentaire ; aussi, après quelques précisions de vocabulaire et de méthode, on présentera les trois grands axes qui organisent les différents terrains où se déploie cette enquête.

O. SENS, ANALYSE PRAXIQUE DU DISCOURS, SÉMIOTIQUE

PRÉCISIONS DE VOCABULAIRE, DE CHAMP ET DE MÉTHODE

Par **praxis** et **discours**, on désigne les empiries au travers desquelles on questionne les logiques du sens, de la production de valeur et de l'analyse permanente des économies désirantes et matérielles. C'est en rencontrant des praxis locales, restreintes, dans différents champs sociaux, que se mène cette enquête transdisciplinaire, c'est-à-dire un cheminement formant méthode (et non système).

Mais par-delà la diversité de ces terrains et méthodes, l'orientation de cette enquête ne s'en situe pas moins radicalement dans le champ des sciences du langage, de par ses deux postulats initiaux. L'un, sémiotique : nulle praxis qui ne soit un milieu langagier (ou symbolique) et une sémiose (ou traitement du réel par du langage). L'autre, pragmatique : nul langage, en tant qu'humainement activé, qui ne soit une praxis. Leur réciprocité fonde à analyser praxis et discours en un même geste.

La **sémiotique** est ici revendiquée comme le champ du langage ainsi entendu, à condition de poser une triple irréductibilité : celle du *sens* comme dimension désirante, transcendante et praxique, à la *signification* comme convention ou procédure linguistique ; celle de la dimension anthropologique du *langage* à la structure de(s) *langue(s)* d'une part, et d'autre part à ses *usages* communicationnels, à ses *substrats* neurocognitifs ou ses *procédures* organisationnelles.

Sens doit s'entendre à hauteur non de langue, mais de langage. Le sens est, pour un sujet, la condition de possibilité de productions langagières (dont

les phénomènes de signification et d'interprétation) à partir du monde. Cette logique, dans un sillage deleuzien, n'est pas purement procédurale ou abstraite, et implique plusieurs dimensions. Ce concept appellera donc une triple approche sémiotique, anthropologique et philosophique.

Un tel *régime de sens* (« Ça fait sens », dit-on) différencie le concept de **praxis** d'une pratique anonyme requérant des agents. *Praxis* désigne une situation restreinte, quotidienne, alliant singularité, intimité et société, coopération et institutionnalisation. Ce concept recouvre trois dimensions :

- une *pratique* dont les sujets sont maîtres des moyens de production, de reproduction et de la valeur produite (approche matérialiste, technique et politique) ;
- cette pratique concerne des *sujets* non seulement dans leur faire, mais dans leur *être*, dans leur valeur, dans le sens qu'il y a pour eux à être-là (approche sémiotique et psychanalytique, liant désir (au sens lacanien) et aliénation au langage) ;
- la praxis devient ainsi un milieu travaillé, *situation* auto-productrice et auto-organisatrice (approche moniste et anthropologique).

C'est à ce niveau que la complexité humaine se donne à analyser dans sa plus grande richesse (nulle part ailleurs ne se retrouvent dialectisées ainsi les dimensions langagières, macro- et microsociales, inconscientes, groupales, biologiques, etc.), à la différence du niveau d'organisation macrosocial, aux lois massives et statistiques concernant des agents, non des sujets. Cette différence est structurelle et logique : la praxis ne constitue pas seulement un cas particulier intégré à la législation macrosociale d'un champ, ou à la généralité d'une science ; au régime de fonctionnement macrosocial ou à une logique du général, s'oppose un **régime praxique** (ou singulier), relevant d'une *logique du vague* (Charles S. Peirce) et rendant compte de phénomènes anthropologiques irréductibles à une approche systématique et statistique.

Toute praxis est donc porteuse d'une théorie singulière, non pas science aux lois (supposées) indépendantes de toute subjectivité engagée, mais analyse permanente qui se déploie selon sa logique, son discours et sa dynamique propres. L'enjeu épistémologique consiste à penser la complémentarité et l'irréductibilité entre ces deux régimes également légitimes de théorie : régime praxique *vs* régime général, émanant des « sciences humaines », ou régime macrosocial.

Ainsi, par **analyse praxique du discours**, on entend autant :

- un terrain : analyser des discours nés de praxis précises ;
- une méthode : étudier la présence des enjeux praxiques dans l'épistémologie, la rhétorique, le style des discours et dans leur *disposition au sens* — *cf. infra*, p. 15sq.) ;
- un critérium : évaluer la vie et la pertinence des discours à l'aune du régime d'existence de la praxis dans laquelle ils agissent.

D'une telle analyse on trouvera les essais formellement les plus identifiables dans deux manuscrits (*cf. infra*, bibliographie sélective, p. 18-19) :

- *Arabesques sur le courage* présente trois des praxis déjà signalées (juridique, pédagogique et psychiatrique) à partir des écrits et paroles de leurs praticiens (un procureur de la République, des instituteurs, un pédopsychiatre) ;
- *Miettes psychiatriques*, monographie initialement prévue comme postface à des entretiens accordés par le psychiatre Jean Oury, analyse le style, clinique et théorique, poétique et politique, de la parole et de l'écriture de ce grand nom de la psychiatrie contemporaine.

1. LE SENS DU PRÉCAIRE

UNE ENQUÊTE SUR LA SINGULARITÉ DES PRAXIS ET DE LEURS LOGIQUES

Cette enquête à travers les praxis et leurs discours porte sur leur logique matérielle, respectant la fragilité contingente de toute présence du sens dans l'action et l'être-là, singulier ou collectif. Elle constitue le premier volet de mon dossier HDR, sous le titre *Le Sens du précaire*.

Cette enquête commença par la **praxis pédagogique** dans des classes de pédagogie institutionnelle (Fernand Oury, Aïda Vasquez, Catherine Pochet, René Laffitte et d'autres), lors de ma thèse de doctorat *Le Sens du précaire. Analyse praxique du discours de la pédagogie institutionnelle et de ses classes coopératives*, dirigée par Georges Molinié (2003). Elle était née, sur fond de ma propre expérience comme élève dans des classes coopératives, de rencontres avec des enseignants (Béziers, Saint-Denis) ayant accueilli mon enquête dans leurs classes ainsi que dans leurs groupes de formation et d'analyse.

Depuis, l'analyse de phénomènes d'anthropologie culturelle s'est ouverte sur la **praxis linguistique** des Calandretas, écoles occitanes coopératives bilingues immersives : à quelle logique obéit le phénomène linguistique à l'échelle restreinte des praxis, où tenir compte du désir fait émerger une vie langagière irréductible aux seules logiques générales d'agents locuteurs et de masses de population ? Cette réflexion se mène en un travail coopératif, dans le cadre de séminaires de travail en formation initiale et formation de formateurs, avec les collègues enseignants des Calandretas et de leur centre supérieur de formation Aprene, à l'invitation de son directeur Patrici Baccou.

D'autres praxis et leurs discours ont aussi fait l'objet d'une telle approche :

- la **praxis psychiatrique**, dans le champ de la psychothérapie institutionnelle et de sa clinique (accueil de l'autisme et de la psychose dans des Sec-teurs pédopsychiatriques, analyse de l'œuvre écrite et orale de Jean Oury,

fondateur de la clinique de La Borde). Ce travail s'est surtout développé autour des premières années (inédites) du Séminaire de Sainte-Anne de Jean Oury, et de son concept majeur, le *Collectif*, lors d'un séminaire extérieur (créé avec Olivier Apprill) au Collège international de philosophie consacré à divers aspects de ce courant psychiatrique majeur ;

- la **praxis juridique** des médiations de quartier créées par le procureur de la République Georges Apap ;
- enfin, l'analyse praxique de mon propre discours en tant que **critique littéraire** (*cf. infra*, p. 15sq.).

Ces rencontres forment entre autres les *Arabesques sur le courage*, premier volume du *Sens du précaire*.

Enfin, sont en cours d'élaboration des analyses de la praxis **médicale** (avec le service de réanimation de l'hôpital Necker-Enfants malades, sur l'initiative de la psychanalyste Sylvie Séguret), de la praxis **artistique** (dialogues et coopérations avec des artistes amis, plasticiens, photographes, musiciens électroacousticiens, cinéastes, écrivains) et de la praxis **politique** (mouvements citoyens et associatifs engagés dans la défense des sans-papiers et contre le racisme, et la protection des droits des travailleurs ; *caracoles zapatistes*).

Autour des phénomènes de multiculturalisme et de plurilinguisme, j'ai pu vérifier à deux occasions la distinction existant entre l'approche à régime praxique et l'approche à l'**échelle macrosociale** et (inter)nationale.

L'**Institut supérieur des langues de la République française** fut fondé par Felip Hammel ; il fédère les enseignements bilingues immersifs en alsacien, basque, breton, catalan et occitan, et leurs centres de formation, témoignant d'un inédit quintuple bilinguisme. Membre de son conseil scientifique, j'y observe les logiques auxquelles se heurtent ces praxis innovantes, surtout en ayant participé, de 2011 à 2014, à l'organisation coopérative du parcours occitan du Master de formation spécifique (Univ. de Perpignan — ISLRF).

Ces chantiers de formation ont été l'occasion d'une coopération avec des collègues de pédagogie Freinet (Olivier Francomme, Gerald Schlemminger).

La seconde occasion concerne ma rencontre avec la **Bolivie** et le **Paraguay**. Ces pays sont exemplaires des enjeux potentiellement révolutionnaires en matière de langues et de cultures : le Paraguay est le premier pays officiellement bilingue espagnol/guarani ; la Constitution bolivienne reconnaît langues et cultures indigènes comme fondatrices de la dignité nationale des différentes populations de sa République, ainsi État *plurinational*. Par l'intermédiaire du Centre international d'études pédagogiques, de l'Union latine et de Delicia Villagra Batoux, j'ai approché ces réalités lors de séjours (Bolivie, 2000, 2010, Universidad Mayor San Andrés) ou de rencontres avec des pédagogues (collège expérimental Kurmi Wasi à Achocalla, près de La Paz), politiques et scientifiques (Secrétariat des politiques linguistiques du Paraguay, 2012). Ces liens demeurent à développer, en particulier via un projet coopératif (en construction) de biddiplomation doctorale franco-bolivienne en sciences humaines, du langage et de l'éducation.

Articuler ces deux échelles, pratique et macrosociale, est crucial. Vis-à-vis du régime général des sciences humaines et du langage, qui organisent les approches sociolinguistiques ou psycholinguistiques, la logique pratique est irréductible, mais pas incompatible. Nul doute que l'accueil, par certain linguiste à l'écoute des communautés invisibles, de ce projet d'articulation de ma part, a su en étayer l'essai d'un dialogue *qui ne soit pas du semblant*...

Pour autant, cet effort ne vise en rien à instaurer une énième discipline unificatrice. Pour prix de sa pertinence théorique propre, le régime pratique interdit, à tout discours que l'on produit à son égard, toute prétention à l'universalité d'une science. Mon enquête ne peut qu'être marquée du sceau de la **castration symbolique**, par la logique du *pas-tout* (Lacan), orientée en une *dialectique négative* (Adorno) — n'admettant pour discipline que celle du désir articulé (à d'autres), seule maîtrise sérieuse dans l'ordre du discours.

D'où, enfin, la revendication d'une **transversalité** radicale vis-à-vis de toute catégorisation académique, et d'une immanence sans exception ni surplomb théorique vis-à-vis des rencontres subjectives qui en ont dessiné, imposé et autorisé le cheminement.

2. LE SENS INTÈGRE

L'INTÉGRATION, SCHÈME ANTHROPOLOGIQUE DU SENS

Toutefois, pareille méthode requiert une analyse de ses propres catégories, à la fois anthropologique et historique. Ainsi, le deuxième volet de ce dossier, *Le Sens intègre*, étudie-t-il l'une des catégories organisationnelles fondamentales observées à travers les praxis : la notion d'**intégration**.

L'hypothèse mise à l'épreuve est que l'intégration constitue un *schème anthropologique du sens*.

La méthode, plus classique et systématique que le précédent volet, vise ici une théorie générale de l'intégration dans ses différentes régions anthropologiques et historiques.

Cinq champs anthropologiques ont déjà commencé de faire l'objet d'une telle étude (souvent à la faveur des terrains d'enquête du *Sens du précaire*) :

1. Dans le champ de la construction **psychique** de la subjectivité (D. Winnicott, Lacan, H. Maldiney, Oury), la notion d'intégration est avant tout une notion d'origine neurologique et de métapsychologie. Son principal théoricien est Winnicott, qui distingue l'intégration comme tension primordiale dans la structuration du Moi, au sein de la topique freudienne qui le sépare du Ça inconscient (instance du sujet selon Lacan). Comment situer entre elles l'intégration, la non-intégration (état infantile primordial), et la détérioration pathologique du vécu de désintégration, sans pour autant poser l'intégration comme initiale dans l'existence psychique, mais comme processus secondaire ? Tel est l'enjeu pour maintenir vive une approche non psychologisante (moïque et négatrice à terme la singularité fantasmatique et désirante du sujet) des (dé-)structurations psychotiques et autistiques ? Enjeu théorique, clinique et institutionnel...

2. ...indissociable du champ **sémiotique**, abordé à partir de la sémiotique peircienne que Michel Balat articule avec la psychanalyse freudienne et lacanienne, et la psychothérapie institutionnelle. En effet, seule une logique (sémiotique) peut assurer une continuité active, transversale, aux dimensions, irréductibles entre elles et cependant dialectiquement nouées, du sujet inconscient, de la dynamique des groupes restreints et de l'institutionnalisation symbologène du milieu social ; et ce, quel que soit le degré de déconstruction (ou inversement d'hyper-conformisme, tout aussi pathogène) des personnes et du milieu. Tenir compte des aliénations massives et macrosociales, mais pour les subvertir et les ouvrir, les réintégrer au régime propre des praxis (hôpital, classes, etc.) : cette orientation, abductive et téléotique, relève d'une logique du vague. Elle seule permet de soutenir, non métaphoriquement, que logique et langage ne sont pas absents en-deçà de l'intégration infantile aux/des codes de communication sociaux et linguistiques, ou bien quand s'invite la folie. Une qualité fantasmatique et transférentielle baigne tout milieu humainement analysé.

Cette étude d'une intégration véritable, non-close par la pathologie ou la suraliénation sociale, s'est articulée à l'occasion d'un séminaire sur les rapports entre sémiotique et psychopathologie, *Le Langage en-deçà des mots*, mené depuis huit ans sur l'invitation de Bernard Golse et Sylvain Missonnier dans le cadre de leur Diplôme universitaire « Psychologie et psychopathologie de la périnatalité et du très jeune enfant » (Paris V-Hôpital Necker). Il prend pour appui la clinique institutionnelle de l'autisme de Pierre Delion.

S'élabore ici le cœur de mon projet sémiotique : après d'autres, continuer à penser les propositions lacaniennes liant désir, signifiant et langage, à l'aune d'une approche non positiviste de la théorie peircienne. Et ce, en lien avec les thèses d'une *herméneutique matérielle* (Molinié), articulant au cœur de toute dynamique sémiotique les dimensions de l'éthique, du noétique et du thymique. La convergence philosophique de ces deux

approches est leur souci premier d'un respect de la **négativité** comme lieu réel, à la fois source (de la logique désirante freudienne chez Lacan et Oury, de l'irréductibilité ontique des corps à toute synthèse abstraite chez Molinié, via Adorno) et objet de toute survie possible d'une éthique dans l'après-Auschwitz. Ce désastre, proprement engendré par notre civilisation n'est pas cantonné dans notre amont : ses racines demeurent, continuées dans la domination jamais éteinte du paradigme néopositiviste devenu idéologie déshumanisante sous ses formes technoscientifiques, neuropsychologiques, socioéconomiques et biopolitiques.

3. Dans le champ strictement **linguistique**, le concept de *langue* désigne, et par-delà sa variété, la machine intégratrice la plus exemplaire (*cf. supra*, la question de la praxis linguistique, p. 7sq, et mes propres interrogations d'enseignant). Cette part de l'enquête est celle qui demeure de la façon la plus claire à l'état de programme, esquissé à partir des classements morphosyntaxiques et pragmatiques « scolaires » en langue française, du point de vue d'un simple enseignant de grammaire.
4. Dans le champ **philosophique** contemporain, il faut questionner comment l'intégration est repensée particulièrement à travers deux métaphysiques majeures : la pensée moniste et immanente de Gilles Deleuze et Félix Guattari, et l'ontologie du multiple d'Alain Badiou. Ces philosophies sont, en un sens, des œuvres entérinant la tentation contemporaine de la désintégration sous ses différents visages (psychiques, conceptuels, politiques, artistiques, éthiques), mais qui en opèrent la relève : ce faisant, qu'advient-il de l'intégration une fois... réintégrée dans un matérialisme du multiple comme un schème restreint, mais pas absent, intégration ouvrante et non soumise au règne de l'Un de la métaphysique héritée ? Les œuvres deleuzienne et guattarienne ont accompagné tout le pan de mon enquête consacré à la psychothérapie institutionnelle (dont le séminaire au Collège international de philosophie, et une conférence à Canterbury). Quant à la philosophie de Badiou, qui n'a encore fait l'objet

d'aucune étude formelle de ma part (sauf une conférence à La Paz), elle n'en accompagne pas moins ma réflexion, dans la silencieuse permanence d'une vingtaine d'années.

5. Dans le champ **social**, le concept de *régime de fonctionnement* (emprunté à Jakobson) permet de distinguer entre intégration à régime praxique et intégration à régime macrosocial. Cette distinction engage une éthique et une politique où se joue le sort de ce qu'il est, ou non, permis d'appeler dignement un sujet humain. Je mène cette réflexion politique avant tout dans le champ éducatif, et dans ceux, adjacents, du médico-social et de la psychiatrie. Cette réflexion trouve également écho dans mon engagement citoyen ponctuel, en tant qu'analyste dans des luttes pour la défense des droits des salariés en matière de harcèlement au travail.

Cette anthropologie du schème intégratif, largement, mais inégalement, entamée, demande à être approfondie dans ses études régionales, et achevée dans l'unification de ses conclusions.

Cette approche synchronique se double d'une approche **historique**, archéologie des conceptions contemporaines de l'intégration.

J'ai entamé cette tâche en relisant les grandes thèses de *L'Idéal et la Différence* de Jean Lecointe, sur la constitution de la notion de personnalité dans le champ de la psychologie littéraire à la Renaissance. Ce nœud historique à la fois hérite d'une longue domination de la rhétorique et des ontologies grecques puis chrétiennes par le schème intégratif, dans ses formes les plus classiques et hiérarchiques, mais ouvre aussi une ère où naissent de nouvelles formes du schème intégratif, annonçant les ontologies et sémiotiques modernes post-cartésiennes puis post-hégéliennes.

Cette étude diachronique ouvre un programme de recherches en **histoire des idées et des formes** auquel j'entends consacrer une part croissante de mon travail. Le troisième et dernier volet de cette enquête en a posé les premières approches.

3. LA DISPOSITION AU SENS

POÉTIQUE D'ŒUVRES DE LA RENAISSANCE, INTERPRÉTATION DES TEXTES ET PRAXIS CRITIQUE

En effet, le choix de la Renaissance est lié à mon dernier domaine de recherches, menées depuis quinze ans dans le cadre de l'Atelier XVI^e siècle (ÉA 4509 STIH), fondé par Mireille Huchon et *aptement* harmonisé par Trung Tran. Ces études de poétique ne déploient pas une analyse *praxique* des discours artistiques, mais questionnent, en amont de la praxis artistique, l'établissement des objets de cette praxis : les œuvres, en l'occurrence littéraires (Rabelais, Boccaccio). Ces travaux visent à articuler deux exigences dont la tension donne son titre au dernier volet de ce dossier : *La Disposition au sens*.

La première exigence est celle d'une modélisation de l'œuvre, et des catégories qui l'organisent, qui tiennent compte de la substance historique, linguistique et culturelle formant la matière du texte, mais soucieuse d'intégrer cette dimension historique à la logique singulière du texte, et non l'inverse. L'analyse d'œuvres comme le *Decameron* ou le *Quart Livre* doit en effet donner priorité aux dispositifs de leur organisation, c'est-à-dire leur **disposition** (concept d'origine rhétorique) : processus d'intégration énonciative des différentes matières narratives, polyphonie des sphères de voix, distribution de séries thématiques, mises en fonction des personnages, etc.

Immanente à ces phénomènes poétiques et rhétoriques, se déploie la dimension **interprétative** (pour les œuvres ici citées, il s'agit proprement d'une *herméneutique*), par laquelle se règlent l'ouverture entre le texte et sa réception, et, au travers de ses différents lieux (épisodes, paratexte, etc.), la circulation des interprétations constituant l'expérience de la lecture. Quelle légalité le texte ordonne-t-il, qui permette le passage d'un point signifiant à un autre, et nous autorise l'intégration, dans sa texture même, de faits

extérieurs (référentialité historique, effets d'allusion, de collusion, etc.) ? Chaque texte émerge en se proposant comme disposition singulière, laquelle à son tour fomenté une multiplicité d'interprétations, réglée bien qu'incalculable, et donc irréductible à un positivisme historiciste ou linguistique.

Il n'y a donc pas disposition statique des matériaux signifiants, de laquelle se déduirait, fixable par les seules procédures historiques ou logiques, le sens comme produit d'une interprétation dont le régime serait la totalisation, et l'idéal, l'imposition d'une signification plus ou moins négociable. La disposition du texte, porteuse d'une proposition interprétante, n'est donc pas disposition *du* sens (le sens se figerait alors en un résultat univoque, au mieux en un phénomène procédural : version pauvre, dominante, de la pragmatique, à l'opposé d'une véritable logique du vague), mais **disposition au sens**, ouverture du texte à la praxis qui, quel qu'en soit le lieu et l'époque, l'intègre dans sa spirale interprétative.

Le sens est irréductible à des déterminations purement extérieures (champ, époque), à un calcul des significations en langue, ou encore à une négociation et une manipulation lectrices ; pour autant, il ne saurait être isolable de ces conditions matérielles, historiques et sémiotiques de sa production. Tel est le paradoxe constitutif du sens, tant qu'on en reste au sein de la logique des productions de langage, qu'il s'agisse de l'œuvre ou de ses commentaires, ou des conditions réelles de mise en branle de cette logique. L'existence du sens se joue dans le passage permanent qui donne naissance à la prise de position subjective qui, finalement, affirmera cette valeur. Le sens ne se résume pas à/dans cette assertion, il en est plutôt la condition de possibilité, le **champ transcendantal**. Ainsi, l'interprétation est avant tout cet acte qui *déchaîne* (Lacan), et seulement parfois, mais pas nécessairement, un énoncé qui affirme, une opinion qui nous prend.

De là découle la seconde exigence : tenir compte des nécessaires connaissances produites par l'érudition historique, sans pour autant écraser le texte sous autant d'arguments d'autorité.

Mes travaux visent avant tout à construire des cheminements interprétatifs *critiquables*, et non des interprétations irréfutables : il en va ici de l'ethos du **critique** que de refuser, non pas le *conflit des interprétations*, mais son agôn soi-disant inévitable, et supposé vertueux.

Cette approche débouche donc sur la moindre des choses : l'**analyse praxique de mon propre discours**. Pour une théorie de la praxis, un objet, fût-il un texte, ne fonde pas de sens en soi : seule la praxis, qui l'intègre à son fonctionnement, travaille le sens dans lequel cet objet se trouve partie prenante, et produit une valeur. En l'occurrence, cette valeur, dans le cas de la lecture critique, prend la forme d'une lecture vécue (intégration au régime d'art), mais aussi, et surtout, élaborée. À la différence d'une approche purement historiciste du texte, ce travail de la praxis critique est fait de désir et de langage, où l'objet, le texte, constitue un réel dont l'interprétation n'est jamais la capture objectivante d'un poème ou d'une mélodie.

La **praxis critique** doit ainsi se tenir hors d'une conception positiviste des langages (ou tout du moins les langages se présentant comme relevant du régime d'art), et donc hors d'un rapport transitif au réel. Mais tout autant, sa pratique ne se confond pas avec le vécu fusionnel qui trouble le rapport actanciel qui noue l'humain, récepteur ou émetteur, à l'œuvre.

Plus que jamais, la praxis reste scellée au sens du précaire.

Disposition au sens se révèle ainsi le nom d'un souci : comment articuler la substance historique d'un texte et l'ouverture interprétante qui forme son existence proprement artistique ? Mes études monographiques (dont mes cours d'agrégation) forment autant d'*essais* de cette **idée directrice**, selon laquelle tout texte est disposé à être reçu à régime de sens : déséquilibre poétique, dynamique entre une organisation formelle produite dans une praxis historiquement donnée, et la possibilité du texte de pouvoir être ensuite défigé en permanence, devenant *corps textuel à régime artistique* (Molinié).

Par-delà la tâche critique, nous sommes alors ramenés à cette question : qu'est-ce que l'art à régime praxique, qu'est-ce qu'une praxis artistique ?

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

(EXTRAITE DES DOCUMENTS CONSTITUANT LE DOSSIER)

N.B. Est indiquée ici la date de rédaction des textes, non de leur parution. Quant à leurs ordre et sélection, ils ne sont disposés qu'afin de proposer la possibilité d'un parcours. Les champs ci-dessous ne recourent pas les trois grands domaines de recherche décrits précédemment, mais leur offrent les grands plateaux où évaluer et éprouver, critiquer, la fertilité des rencontres, hypothèses et autres essais de l'enquête.

Les titres en italique désignent des ouvrages et des cours ; les autres désignent articles, conférences et autres textes brefs.

Pour le détail des publications, ainsi que pour obtenir les textes, me contacter.

Arabesques sur le courage. Justice, pédagogie, psychiatrie : de trois révolutions singulières (2010) (inédit)

Pédagogie et sciences du langage

Des noms et des lieux. Parole désirante et culture de la classe coopérative
(2015)

L'occitan, une institution de la classe coopérative Calandreta (2009)

Les Calandretas, écoles occitanes, ou la vie d'une langue à régime praxique
(2013) ; Les Calandretas ou l'essai d'une formation initiale coopérative
(2014) (en coopération avec Olivier Francomme et l'équipe formatrice occitane *Aprenè*)

Deux régimes d'invisibilité. Une certaine invisibilité, seule condition possible pour une communauté humaine (2013) (sur invitation de Jean-Léo Léonard)

Décoloniser les enfants, une non-évidence. Communauté de classe, singularité de l'enfant (2010) (en coopération avec l'équipe bolivienne du Collège Kurmi Wasi)

Quelques propos pour une éducation populaire. Réflexions autour d'une praxis pédagogique (2010)

Populaire, oui, populiste, non. Patrimoine, culture et le concept de peuple.

Quelques précautions éthiques de vocabulaire (La Paz, 2010)

Norme ou loi symbolique : de deux mondes éducatifs (2015)

Sémiotique, clinique, philosophie

Lettre sur la pensée de Georges Molinié (2014)

Le Langage en-deçà des mots. Sémiotique peircienne, métapsychologie du bébé et psychothérapie institutionnelle (2013) (à paraître)

Parler du sujet sans en parler... Narrativité et intégration psychique (2012)

Vers une topique de la psychothérapie institutionnelle (sur la clinique et la pensée de Jean Oury) (Séminaire 2011-2014, Collège international de philosophie) (à paraître)

Miettes psychiatriques. Postface pour Jean Oury (2013) (à paraître)

Une praxis, deux pensées. La Borde, Jean Oury, Félix Guattari (2015)

Jean Oury, du quotidien psychiatrique au concept de Collectif (2013)

Par ailleurs, Tosquelles. Analyse institutionnelle, fonction poétique et disposition au sens d'un texte (2014)

Sémiotique et analyse des discours littéraires et artistiques

L'Œuvre d'art comme lieu commun. Éthique et relation artistique (1999)

Le Schématisme. Quelques variations sur une avant-garde singulière (2011)

La critique et son objet. La disposition au sens d'un texte rabelaisien (2010)

La Disposition au sens. Cheminements de l'interprétation à travers le Quart Livre de Rabelais (2010) (inédit)

Maistre Villon, la construction d'une auctoritas (*Quart Livre*, LXVII) (2000)

La scène intenable. Par-delà le principe de curiosité (*Q. Livre*, LXVII) (2006)

Idéal, différence et intégration. Anthropologie du sens dans *L'Idéal et la Différence* (2015)

Continuité des flots. Une certaine disposition au sens du *Decameron* et de son jardin (2009)

Platitudo de la modernité. Le Spleen de Paris de *Baudelaire* (cours d'agrégation 2014)

Annexe

HOMMAGE À DES SINGULARITÉS QUI DEMEURENT

DISCOURS DE SOUTENANCE

À Catherine, ma compagne, sans qui...

Mesdames et messieurs,

la recherche dont je vais présenter quelques traits, en introduction à cet après-midi de travail, est une enquête sur les pratiques et les discours, à travers plusieurs champs : pédagogie, psychiatrie, justice, littérature, critique, arts ; la traversée de ces terrains a donné à mon discours sa trame, son étendue et ses limites. Ces traversées plurielles tressent aussi un parcours qui depuis maintenant vingt ans s'est beaucoup redéployé, mais n'a nullement dévié.

Ma pensée a toujours recherché le lieu le plus exact où accueillir son dehors : altérité, expérience, rencontre dont l'advenue force la valeur de mes énoncés. Ma pensée a pris le chemin de Machado, qui se fait en marchant, tendu vers une méthode, et ses arabesques dessinent l'objet polymorphe qui aujourd'hui informe nos échanges. Bernard Golse m'a dit naguère que mon savoir s'alimentait à *d'autres praxis que la mienne*, et je vais tenter ici d'*épeler* cette praxis qui serait mienne, dans ce qu'elle a produit, dans ses projets, mais surtout dans ses lignes de fond. Ce qui est sûr, c'est qu'elle s'origine dans la dette envers mes rencontres, quels qu'en aient été l'heure et le moyen.

Ce dossier d'habilitation est une reprise qui, sans clore ce chemin, le boucle, et une part de cette dette me liera à vous, ce pour quoi je vous suis sincèrement reconnaissant, quel que soit le signe sous lequel chacune et chacun placerez cette journée de décembre.

I

Ce parcours, quel est-il ?

Le souci le plus archaïque de ma pensée fut de savoir garder *le sens du précaire*, expression qui donna son titre à ma thèse de doctorat rendue viable par l'accueil libre et parfait de Georges Molinié, et dont cette HDR est l'approfondissement et l'élargissement. Cette thèse portait sur la pédagogie institutionnelle, ses classes coopératives et les écrits de ses praticiens ; elle constituait une archéologie de mon propre discours, sous la forme d'une discussion avec mon père, à plusieurs titres, et pas seulement filial, où je m'emparais de concepts s'inscrivant dans mon arrière-pays culturel, théorique et politique. En effet, la lumière que je porte sur mes objets d'enquête me vient d'une conception de la pédagogie et de l'accueil de l'autre. Mes parents, enseignants, citoyens, créateurs, ont travaillé en coopération avec des êtres pour qui vivre normalement ne va pas de soi, mais est une source de souffrance autant que de richesse. Il m'en est resté une attention aux marges, un regard sur nos pratiques et sur ce qui en constitue le sens, l'éthique et la pertinence : trois dimensions qui, nouées, aident l'humain à ne pas mourir, à naître, ou renaître. À dégager ce qui fait sa valeur, et parfois à la sauver.

Une fois élu maître de conférences à l'Éspé de Picardie, mon parcours s'est ramifié. J'interviens dans différents milieux : éducatif et linguistique, psychiatrique, et artistique.

Je pense en particulier à deux compagnonnages de formation et d'analyse, depuis 2008. L'un avec mes amis infirmiers, psychiatres et psychanalystes de psychothérapie institutionnelle, et avec ceux de l'hôpital Necker, en pédopsychiatrie et au service de réanimation, des gens qui luttent pour un accueil non réducteur, multifactoriel, du sujet et de son existence abîmée autant qu'abyssale, au lieu de le traiter comme un patient orthonormé et réduit à du neuro-génétique et du socio-comportemental. L'autre compagnonnage m'est offert par les Calandretas, écoles occitanes bilingues immersives, dont l'approche pédagogique constitue l'une des mises à l'essai les plus fertiles de l'idéal coopératif, jusque dans la recherche, mais rend également possible un régime singulier d'existence de la langue, à échelle restreinte, certes, mais à la valeur épistémologique irréductible à une approche strictement socio- ou psycholinguistique (doc. 6 à 12 du dossier). Mon effort est de l'articuler avec les enjeux des politiques plurilingues et multiculturelles que j'observe en Amérique du Sud, au

Paraguay et surtout en Bolivie, terre chère à mon cœur.

Enfin, il y a mes amis engagés dans les luttes sociales et citoyennes, et parmi eux le grand magistrat que fut Georges Apap, fondateur des médiations de quartier.

Ces climats indiquent combien les prochaines étapes de l'enquête se porteront dans d'autres lieux, européens ou du Sud, où praxis politiques, linguistiques et artistiques se conjuguent sans confusion.

À la suite de bien d'autres, j'ai en effet appelé *praxis* de telles situations précaires, hors des logiques hiérarchiques, massives ou protocolaires, où ne dominent pas des statuts imposés, et dont les praticiens sont les sujets, maîtres des moyens de production et de transmission, donc les maîtres des institutions politiques qui rendent possibles la production et la vie commune, et enfin les maîtres de la valeur, tant de leurs existences, que de ce qu'ils produisent : des artefacts, mais aussi du savoir et du grandissement, de la thérapie et de la guérison, du lien social et du pouvoir citoyen, du texte et de l'interprétation, de la jouissance esthétique bouleversante et partageable.

Mais dans le concept de praxis, j'insiste sur une dimension incalculable et, partant, massivement ignorée : le désir inconscient, au sens freudien, irréductible à toute logique sociale, protocolaire, gestionnaire. Si l'on ne reconnaît pas la fonction du désir, essentielle au cœur de toute présence ou action humaines, alors nul besoin d'en appeler au concept de praxis : celui de *pratique* suffit, porteur de ce que Bourdieu appelle *le sens pratique*. Tenir compte du désir complexifie le concept de praxis à sa racine et l'assigne à une logique du singulier, et non à la logique générale qui domine le paradigme positiviste à l'œuvre tant dans les logiques sociales réelles que dans les théories qui rendent compte d'une telle anthropologie, et qui forment les sciences humaines et du langage.

Il n'est cependant pas question pour moi d'abandonner ces sciences anthropologiques et du langage : de par ma formation classique, elles constituent l'horizon sur lequel j'ai lié le concept de discours à celui de praxis, afin d'envisager ce que j'appelle une *analyse praxique du discours*. Je vous rassure, je ne propose pas là une énième discipline de plus, je désigne une écriture de l'essai, portée par une question insistante : *À quelle condition un discours né de la praxis lui demeure-t-il homogène, dans son éthique et dans sa pertinence théorique ?* Dans toute pratique et tout discours, des dimensions anthropologiques sont présentes (sémiotique, linguistique, psychique, culturelle, politique) : comment une praxis travaille-t-elle ces dimensions,

par distinction avec ce que donnerait leur traitement à une échelle moins fine ou moins multifactorielle ? Bien sûr, cette distinction ne doit pas se figer : il n'y a pas d'un côté des praxis, et de l'autre des situations aliénées au seul champ macrosocial et à sa gestion biopolitique ou marchande. Qu'il y ait ou non une qualité de praxis dans une situation donnée, cela dépend de son *régime de fonctionnement*. Par le terme de *régime praxique*, je désigne la qualité d'ouverture à toute source de singularité : une praxis *donne lieu* à la singularité, elle l'y accueille sous ses formes anthropologiques (le désir, le fantasme), formes qui deviennent agissantes (via l'analyse permanente des pratiques par les praticiens eux-mêmes) et fondant la coopération et l'institutionnalisation du milieu de vie et des moyens concrets de la décision et du geste pertinents.

L'analyse du discours débouche sur un programme philosophique, qu'Alain Badiou le premier reconnut dès 1994 comme *une méditation ou une enquête sur les rapports du sujet et de la structure, [devant toujours] intégrer une expérience anthropologique. Dans l'épreuve de ces pratiques, la philosophie peut relever la théorie des discours, pour affirmer la possibilité d'une émancipation réelle*. Dans un site événementiel : la praxis, la définition du concept de sujet emporte une éthique (construction d'une fidélité) et une politique (organisation de la consistance de ce site, sinon voué au néant d'où il n'aurait statistiquement jamais dû émerger). Voilà très exactement l'ordre des *Ara-besques sur le courage*, vol. I, modèle sous-jacent à tous mes autres écrits. Pour agencer l'ouverture au contingent et produire du sens, il faut des conditions de possibilité, un champ transcendantal — Badiou m'a proposé de l'appeler un *transcendantal de l'ouvert* : c'est la fonction du *Collectif*, concept majeur de Jean Oury, auquel fut consacrée une année de mon séminaire du Collège international de philosophie. La praxis est à elle-même son propre champ transcendantal, il en va donc de l'être de la praxis comme concept machinique, et pas seulement comme objet de connaissance ou d'analyse.

Enfin, aux marges de cette enquête, apparemment isolé, se tient mon plus ancien amour d'étude et d'enseignement, la critique littéraire. J'ai poursuivi une réflexion sur ce que j'ai proposé d'appeler la *disposition au sens* d'un texte : non pas la disposition *du sens*, ce qui figerait le texte en une seule signification, mais sa disposition *au sens* : tout texte se dispose à ce que du sens naisse à partir de lui, quand il fera l'objet d'une lecture singulière. Qu'il s'agisse d'œuvres de Rabelais, de Boccace, Pascal, Baudelaire, ou d'autres artistes, parfois des amis chers, mes interprétations restent

dominées par le souci de la *démarche* qui a mené à elles, et en rend possible l'échange avec d'autres lecteurs. Ainsi, l'analyse praxique du discours demeure en arrière-fond à cette aire jamais délaissée du bonheur critique.

Ces études monographiques sont prises en compte par des historiens de la littérature, surtout mes amis de l'Atelier XVI^e siècle. À travers elles se met en place une technique critique, encore ancrée dans l'herméneutique d'œuvres de la Renaissance, mais que j'étends à d'autres ères. En effet, outre ces publications, c'est dans mon enseignement pour l'agrégation de Lettres, sur des œuvres de tous siècles, que j'expérimente cette méthodologie, tant dans l'efficacité didactique des analyses, que dans leur ouverture féconde aux interprétations des préparateurs, auxquels me lie une heureuse collégialité.

Voilà les différents fils dont la tresse, toujours plus serrée et ouverte, a orienté mon parcours.

II

Ces fils, je veux maintenant les analyser comme ce qui tisse la trame de mon discours.

Mon corpus d'outils se compose ainsi : **1.** l'analyse des pratiques (concepts d'ordre anthropologique, politique, philosophique) ; **2.** l'analyse du discours (sémiotique, linguistique, stylistique), dont l'analyse des discours littéraires (poétique, rhétorique, critique, herméneutique) ; **3.** la constellation des concepts empruntés aux terrains techniques, cliniques (psychiatrique et pédagogique), artistiques.

Il s'ensuit un dialogue interdisciplinaire permanent. Je pense à mes enseignements dans les DU de psychothérapie institutionnelle à Paris VII et de pédopsychiatrie à Paris V (lequel a donné le *Langage en-deçà des mots*, à paraître) et surtout, au séminaire du Collège international de philosophie, consacré à la pensée de Jean Oury, qui a donné le manuscrit des *Miettes psychiatriques*, que le psychiatre souhaitait voir en postface à ses ultimes entretiens, mais qui paraîtra avec le séminaire du Collège aux Éditions d'Une.

Mais plus encore, en tant que chercheur, mon travail est transdisciplinaire. Ces outils issus des sciences du langage, des sciences et des pratiques humaines, m'aident à dégager un champ méthodique qui demeure hétérogène au compartimentage du champ académique en disciplines : stricto sensu, je ne suis pas pédagogue, linguiste, sémioticien, psychanalyste, historien de la littérature, et je traverse ces disciplines

non pas pour m'affilier à leurs doctrines, mais pour réimplanter ailleurs leur potentiel. Mon usage de notions est régie par une méthode d'emprunt, déplacement et variation, médiatisée par des champs cliniques, pratiques ou critiques.

Je repère trois cas majeurs où mon usage de notions peut aller à contresens de leurs usages disciplinaires. **1.** L'intégration de catégories anthropologiques à l'analyse des praxis, surtout celle des classes primaires. **2.** La reprise par la *disposition au sens* de catégories rhétoriques, d'histoire des idées et des formes. **3.** La refonte psychanalytique par Michel Balat des concepts de Peirce et qui, via Jean Oury, Pierre Delion et d'autres, a refondé la psychothérapie institutionnelle : la sémiotique peircienne et surtout sa *logique du vague* se sont ainsi révélées capitales pour la thérapie des psychoses, de l'autisme, et même de l'éveil de coma.

Bien sûr, passer d'un champ à l'autre, c'est changer de structure de discours, de vision du réel et de modalité d'intégration des concepts. Mais sans de tels ponts jetés par-dessus des failles hors-champ du regard disciplinaire, jamais par exemple la sémiotique peircienne ne m'eût permis des propositions qui, selon le psychanalyste Jacques Sédar, ouvrent des voies utiles pour la reprise du dialogue entre sciences du langage et épistémologie freudienne. Je veux conserver la conscience la plus exacte de ce qu'impliquent ces failles et leur franchissement ; et j'attends de nos échanges, avec une indéniable appréhension, une remise à niveau de cette conscience.

Je me présente ici, et c'est un regret réel, avec un travail qui n'est pas académiquement impeccable, et des publications qui peuvent être jugées insuffisantes. Ma démarche intellectuelle ne peut revendiquer qu'une seule autorité, celle de terrains où elle porte ses fruits depuis une quinzaine d'années. Par-delà les orthodoxies, *du sens germe* : c'est de cela que tiennent compte pédagogues, historiens, psychiatres, artistes ou salariés en proie au harcèlement moral.

III

Or sur de tels terrains, voir le quotidien d'une praxis, ténu, imperceptible, est un apprentissage du regard, sa conversion à une dimension d'humilité : se tenir à la hauteur des choses humbles, celles que la doxa pose comme les plus « primaires », mais dont la fragilité exprime la force de ne pas céder sur le sens, pourtant si raréfié certains jours. Ce regard, c'est celui que Reverdy ou Bernanos portent sur les présences et sur le monde, Camus et Kazantzaki sur la Méditerranée, Bresson sur l'âne

Balthazar, Brassens sur un joueur de flûteau, et les monographies de Fernand Oury sur *le peuple libre des enfants*. Ce regard à hauteur basse, c'est la part d'enfance. Cela s'appelle aussi l'humour. Car regarder ce vivant de trop haut le rendrait de facto à l'ironique destin des quantités négligeables, des faiblesses statistiques, des contingences qui valent pour rien, ce rien que l'on peut alors aller jusqu'à le réduire en cendres. L'adage de cette humilité pourrait être celui-ci : *Le substantiel, c'est le contingent*. Cet adage constitue le legs le plus cher de mon ami Georges Molinié.

On l'aura entendu, mon discours est difficile d'accès par son style souvent très abstrait. Je le reconnais : un style ne se justifie pas, il s'assume. Lier humilité et abstraction peut passer pour une contradiction, mais je maintiens qu'il s'agit d'un paradoxe, un effort pour trouver la doxa : mon abstraction se nourrit de la matérialité du quotidien. Matière technique, politique, historique. Matière langagière et culturelle. Et enfin, matière désirante du fantasme. — Plus un point réel que rien n'assure d'être, et qu'il n'appartient qu'à nous d'inscrire ou non quotidiennement dans cette matière : le respect de ce qu'Adorno nomme le *négatif* (de l'histoire, du corps, du désir) ; ce point de décision, qui nous engage, impose définitivement l'éthique au cœur de l'épistémologie. Un matérialisme salubre, non positiviste, ne peut ignorer aucune de ces dimensions. Et c'est de tout cela que mon style est lourd.

Le champ de pensée qui est le mien, dans tout son paradoxe, le voilà.

IV

Car, et ce sera le dernier tour de mon discours, c'est un fait, ma démarche ne va pas de soi, et tout en elle part souvent d'un trait anodin, mais pas banal : dans le lieu apparemment le plus commun, l'interprétation de mon désir s'accroche à quelque chose de porteur, qui sait, de sa loi propre, encore tue. Que devient ce trait si on travaille à l'élever à son plus haut degré de singularité ?

Mon geste initial est toujours celui d'une lente (voire longue) phase d'écoute, où mes questions sortent, souvent décalées, voire sans paroles, sans attendre aucune réponse a priori, ni de moi ni d'autrui — moyennant quoi pourra se parler ce qui, sous-jacent, agissait ou, surtout, empêchait d'agir. Je me ressaisis du cœur rayonnant d'une pratique ou d'un discours, sous forme d'un concept qui devient l'idée directrice de ma propre analyse, et qui amène à repenser le centre de gravité de ce qui est en jeu, ce qui y fait sens. Sur des situations bloquées, ce dialogue permet de *greffer*

de l'ouvert, comme dit Jean Oury : dans le quotidien, mais également dans l'écriture. Je pense ici aux auteurs des mémoires de recherche que j'ai aidés, en leur donnant parole, à faire advenir la singularité de leur travail et à saisir leur bien-fondé à s'auto-riser d'eux-mêmes. C'est un risque. Je conçois ainsi le métier d'universitaire et particulièrement mon travail de chercheur. Dans le cas des Calandretas, où j'ai codirigé et accompagné trente mémoires (j'ai synthétisé cela avec le doc. 17, *Des Textes-libres à l'université*), l'aventure arriva à bon port, l'Université de Perpignan ayant reconnu la fertilité tout à fait insoupçonnée des écrits de ces pédagogues.

Mon geste se fonde sur un principe de réciprocité et de liberté. En effet, une praxis est à elle-même son propre interprétant : et si ma propre analyse y intervient, ce ne peut être que sous la forme d'une rencontre entre deux praxis. Partant, mes écrits composent plusieurs styles de prise de parole : mes styles, car mon discours s'adapte à différents objets, et les styles des auteurs et praticiens, dont la place reste centrale : polyphonie imposant la traversée de paroles, pratiques et pensées qui se donnent à lire sur un même plan, parce qu'ayant même autorité, bien que porteurs de valeurs irréductibles. Cette disposition des voix s'attache à ce que Deleuze nomme la *logique du sens* : car le sens ne réside pas dans tel ou tel fait, discours ou texte, il réside dans le passage entre eux.

Ce passage qui relie, cette fonction de tiercéité, est crucial : sans lui, mon enquête se démaillerait et s'éparillerait. Penser cela, c'est ce que m'a permis la notion d'*intégration*. En effet, parmi les objets humbles, se trouve ce mot d'« intégration », si trivial qu'il n'a jamais, ou presque, attiré l'attention pour lui-même ; eh bien, j'ai pris sa trivialité au pied de la lettre, et je l'ai retrouvé au carrefour de toutes les opérations du sens, telle une tendance la plus archaïque, cheville commune à tout niveau de la pensée, bref un *schème anthropologique du sens*. Et j'en ai fait l'objet à terme le plus ambitieux de mon enquête. J'ai procédé à des études de l'intégration dans le champ anthropologique de la psychanalyse (doc. 22), de la praxis (doc. 1), du langage (vol. 3.2), de la culture et de l'éducation (doc. 2, 3 & 5 et mes conférences boliviennes, doc. 13-15) ; enfin, dans le champ de l'histoire des idées et des formes, j'ai lancé un programme d'étude assurément long, et dont les premiers résultats (doc. 39) ont été validés par des interlocuteurs privilégiés, tout particulièrement Jean Lecointe. Mais c'est avant tout sur ma propre enquête qu'agit l'intégration : elle m'aide à articuler pratiques et théories, et surtout à ne pas figer mes objets d'étude sous la totalité close d'un système : processus dynamique jamais clos, démarche abductive, cette

intégration ne ferme pas la pensée aux contingences qui lui sont vitales : la part native du fantasme, la nébuleuse du négatif, et la rencontre. Cette place motrice, place de l'angoisse articulée, est le seul point où peut naître du concept. Lacan l'appelle l'*embarras*. C'est à cette position d'embarras que toujours j'en reviens.

La temporalité d'une praxis est tendue entre fulgurance et patience ; mes écrits, auxquels s'impose un tel rythme, paraîtront désordonnés au regard d'un protocole classique ; c'est le prix pour demeurer fidèle à la logique de la situation elle-même. Quand une théorie est convoquée au cœur de la vie d'une praxis, elle se cabosse, sa forme et sa valeur changent, sans perdre pourtant son architectonie.

Ce régime praxique, que ma pensée fait sien, n'a aucune vocation à remplacer les autres régimes auxquels une théorie se constitue ; mais il ouvre un point de vue tout aussi légitime que le besoin d'orthodoxie qui guide la théorie produite à travers le regard scolastique. Occuper ce point de vue, y analyser la singularisation du regard, emporte tout le projet d'analyse praxique du discours. Et à ce titre, dans la cartographie dressée par mon enquête, le trait le plus important est moins le dessin des différentes régions, que la parité dont bénéficient, dans ses cotes, les différents régimes de théorie qui agissent transversalement d'une région à l'autre.

Parité épistémologique, immanence du regard, monisme du penser : trois fils sans cesse croisés, qui tressent une éthique du savoir.

En 1996, j'intitulais mon mémoire de maîtrise *Des Lieux communs pour une éthique*. Déjà, deux obsessions, probablement à jamais sans réponse : Comment fonder une éthique véritable en une communauté qui n'écrase pas la singularité des sujets ? Comment vit un lieu commun, c'est-à-dire une forme de langage, de laquelle peut jaillir une singularité certes poétique, mais plus largement poétique : singularité d'expression, de création et d'existence, tant personnelle que collective ?

C'est de cette récapitulation ouvrante que je relance l'essai, sans cesse.

Ménilmontant, novembre 2015

La soutenance de ce dossier s'est tenue le samedi 5 décembre 2015, l'après-midi en Amphithéâtre Descartes de Paris-Sorbonne, 17 rue Victor-Cousin, Paris V^e,

sous l'autorité de :

M. le Professeur **Jean-Léo Léonard**
titulaire de la Chaire de Linguistique de l'UFR de Langue française.

Les autres membres du jury sont Mesdames et Messieurs les Professeurs :

Christiane Chauviré
de l'Université de Panthéon-Sorbonne (philosophie et sémiotique),

Anne Hénault
de l'Université de Paris-Sorbonne (sémiotique et linguistique)

& **Mireille Huchon**
de l'Université de Paris-Sorbonne (langue et littérature françaises) ;

Philippe Chaussecourte
de l'Université de Paris V-René Descartes (sciences de l'éducation, psychanalyse),

Tom Conley
de l'Université d'Harvard, États-Unis
(littérature et philosophie françaises) (rapporteur),

Bernard Golse
de l'Université de Paris V-René Descartes (psychiatrie et psychanalyse)

& **Gerald Schlemminger**
de l'Université de Karlsruhe, Allemagne & de l'ÉSPÉ de Strasbourg
(sciences de l'éducation et sciences du langage) (rapporteur ; président du jury).

*Elle a été dédiée à deux êtres dont il m'arrive parfois d'oublier qu'ils ne sont pas morts,
Georges Molinié et René Laffitte, mon père, mon meilleur et plus vieil ami.*

*Ce carnet pourrait n'avoir
appartenu à personne tant le
sens de la vie d'un homme est
sous-jacent à ses pérégrinations,
et difficilement séparable d'un
mimétisme parfois hallucinant.
De telles tendances furent
néanmoins combattues.*

René Char, *Feuillets d'Hypnos*

